**Dossier 7 :** « La Parole en spectacle » ou « Au XXe siècle, l’homme et son rapport au monde à travers la littérature et les autres arts » ou « S'insérer dans le grupe »

**Textes et documents**

1. Stanislas Nordley, entretien autour de la mise en scène de la pièce de théâtre *Incendies* de Wajdi Mouawad, dossier SCEREN n°55, octobre 2008 <http://crdp.ac-paris.fr/piece-demontee/pdf/incendies>.
2. Wajdi Mouawad, *Incendies, 2003.* Extraits*.*
3. Fiche élève, *Lycéens et apprentis au cinéma*, (extraits) à propos du film de Denis Villeneuve, *Incendies*, 2010.
4. **Stanislas Nordley, entretien autour de la mise en scène de la pièce de théâtre *Incendies* de Wajdi Mouawad, dossier SCEREN n°55, octobre 2008** [**http://crdp.ac-paris.fr/piece-demontee/pdf/incendies**](http://crdp.ac-paris.fr/piece-demontee/pdf/incendies)**.**

**Comment avez-vous géré les époques et les lieux différents qui coexistent souvent sur scène ?**

**Stanislas Nordey.** – Il fallait trouver un principe simple qui puisse permettre aux spectateurs de ne pas être noyés, de ne pas être perdus. Pendant les répétitions, nous avons longtemps cherché comment permettre aux spectateurs de se repérer rapidement. Par exemple, nous avons pensé choisir une couleur de costume pour chaque époque ou encore pensé mettre les dates de chaque scène... mais tout cela ne marchait pas. Finalement, nous nous sommes rendu compte que les trois Nawal (Nawal 20 ans, Nawal 40 ans et Nawal 60 ans) synthétisaient l’ensemble. Nous avons donc décidé d’ouvrir le spectacle par une présentation toute simple des personnages. Au début, les acteurs arrivent sur scène puis disent qui ils sont. La première à se présenter est la comédienne qui joue Nawal 20 ans, elle dit : « Nawal Marwan, 20 ans ». La seconde s’avance et dit : « Nawal Marwan, 40 ans ». La troisième : « Nawal Marwan, 60 ans ». À partir de ce moment-là, le spectateur se repère avec ces trois visages de femme. Ce geste tout simple de mise en scène suffit à rendre clair. Le public voit d’emblée la singularité du spectacle : il va suivre un personnage à travers trois époques.

**Les lieux où se déroule l’histoire semblent fragmentés ou indéfinis. Plusieurs villes du Liban sont citées mais le pays n’est pas nommé. Est-ce que vous tenez compte de cet aspect ?**

**S.N.** – Nous nous sommes beaucoup interrogés et avons assez vite compris que ce n’était évidemment pas un hasard si Wajdi Mouawad avait décidé de ne pas forcément citer le lieu où cela se passe, pourquoi, etc. Dans les premières versions (très précieuses) du texte, dans ces états antérieurs de l’écriture, Wajdi Mouawad fait énormément référence au conflit israélo-palestinien, puis il a presque tout gommé. Ce geste dans la construction dramaturgique est donc vraiment volontaire. Oui, cette guerre se passe au Sud, oui, il y a une guerre civile, mais elle est générique de toutes celles qui se passent dans tous les pays du monde. Finalement, ce sont les drames individuels à l’intérieur de cela qui intéressent l’auteur, le petit homme face à l’Histoire avec un grand H.

**Est-ce que vous retranscrivez cela au niveau du choix du décor ?**

**S.N.** – Le décor est très simple, c’est un espace blanc, presque un espace de danse. Je ne voulais pas un décor réaliste mais plutôt un lieu dans lequel tout soit possible. Je pense que Wajdi est très influencé par Shakespeare, Sophocle et par cette façon qu’ont les grands auteurs classiques de définir un lieu en disant au début : « Nous sommes dans une forêt » et il n’y a pas besoin de représenter la forêt. Le fait de le dire suffit. J’ai donc volontairement travaillé sur un espace blanc dans lequel l’imaginaire est libre de projeter tout ce qu’il veut.

**Cela rejoint aussi l’aspect générique de cette guerre dont vous parliez.**

**S.N.** – Tout à fait… Encore une fois, je crois que ce qui intéresse vraiment l’auteur ce sont les humanités bousculées. Il y a chez lui un travail sur le gros plan que j’essaie de rendre dans la mise en scène. La lumière dans le spectacle est assez importante. Tout près du public, des rampes de lumière assez fortes sont dirigées vers les acteurs et je leur ai demandé sans cesse de venir s’y brûler comme des papillons, c’est-à-dire d’être le plus proche possible du public pour raconter l’histoire. Ce qui fait la particularité des pièces de Wajdi Mouawad, c’est un très fort désir de raconter, ce qui se rapproche énormément du conte. Il n’y a pas de décor dans les spectacles de conte, seulement la parole du griot. Aussi, le fait que l’imaginaire ne soit pas écrasé par une représentation quelconque était très important.

*Propos recueillis par Cécile Roy, le 28 juin 2008*

1. **Wajdi Mouawad, *Incendies, 2003.* Extraits*.***

[…]

**5. Ce qui est là**

*Aube. Forêt. Rocher. Arbres blancs. Nawal (14 ans). Wahab.*

NAWAL. Wahab ! Écoute-moi. Ne dis rien. Non. Ne parle pas. Si tu me dis un mot, un seul, tu pourrais me tuer. Tu ne sais pas encore, tu ne sais pas le bonheur qui va être notre malheur. Wahab, j’ai l’impression qu’à partir du moment où je vais laisser échapper les mots qui vont sortir de ma bouche, tu vas mourir toi aussi. Je vais me taire, Wahab, promets-moi alors de ne rien dire, s’il te plaît, je suis fatiguée, s’il te plaît, laisse le silence. Je vais me taire. Ne dis rien. Ne dis rien.

*Elle se tait.*

Je t’ai appelé toute la nuit. J’ai couru toute la nuit. Je savais que j’allais te trouver au rocher aux arbres blancs. Je voulais le hurler pour que tout le village l’entende, pour que les arbres l’entendent, que la nuit l’entende, pour que la lune et les étoiles l’entendent. Mais je ne pouvais pas. Je dois te le dire à l’oreille, Wahab, après, je ne pourrai plus te demander de rester dans mes bras même si c’est ce que je veux le plus au monde, même si j’ai la conviction que je serai à jamais incomplète si tu demeures à l’extérieur de moi, même si, à peine sortie de l’enfance, je t’avais trouvé, toi, et qu’avec toi je tombais enfin dans les bras de ma vraie vie, je ne pourrai plus rien te demander.

*Il l’embrasse.*

J’ai un enfant dans mon ventre, Wahab ! Mon ventre est plein de toi. C’est un vertige, n’est-ce pas ? C’est magnifique et horrible, n’est-ce pas ? C’est un gouffre et c’est comme la liberté aux oiseaux sauvages, n’est-ce pas ? Et il n’y a plus de mots ! Que le vent ! Quand j’ai entendu la vieille Elhame me le dire, un océan a éclaté dans ma tête. Une brûlure.

WAHAB. Elhame se trompe peut-être.

NAWAL. Elhame ne se trompe pas. Je lui ai demandé : « Elhame, tu es sûre ? » Elle a rigolé. Elle m’a caressé le visage. Elle m’a dit qu’elle a fait naître tous les enfants du village depuis quarante ans. Elle m’a sortie du ventre de ma mère et elle a sorti ma mère du ventre de sa mère. Elhame ne se trompe pas. Elle m’a promis qu’elle ne dira rien à personne. « Ce ne sont pas mes affaires, elle a dit, mais dans deux semaines au plus tard, tu ne pourras plus le cacher. »

WAHAB. On ne le cachera pas.

NAWAL. On nous tuera. Toi le premier.

WAHAB. On leur expliquera.

NAWAL. Tu crois qu’ils nous écouteront ?

WAHAB. De quoi tu as peur, Nawal ?

NAWAL. Tu n’as pas peur, toi ? *(Temps)* Pose ta main. Qu’est-ce que c’est ? Je ne sais pas si c’est la colère, je ne sais pas si c’est la peur, je ne sais pas si c’est le bonheur. Où serons-nous, toi et moi, dans cinquante ans ?

WAHAB. Nawal, écoute-moi. Cette nuit est un cadeau. Je n’ai peut-être pas de tête pour dire ça, mais j’ai un cœur, et il est solide. Il est patient. Ils crieront, nous les laisserons crier. Ils injurieront, nous les laisserons injurier. Peu importe. À la fin, après leurs cris et leurs injures, il restera toi, moi et un enfant de toi et de moi. Ton visage, mon visage dans le même visage. J’ai envie de rire. Ils me frapperont mais moi, toujours, j’aurai un enfant au fond de ma tête.

NAWAL. Maintenant que nous sommes ensemble, ça va mieux.

WAHAB. Nous serons toujours ensemble. Rentre chez toi, Nawal. Attends qu’ils se réveillent. Quand ils te verront, à l’aube, assise à les attendre, ils t’écouteront parce qu’ils sauront que quelque chose d’important est arrivé. Si tu as peur, pense qu’au même moment je serai chez moi, attendant que tous se réveillent. Et je leur dirai. L’aube n’est pas loin. Pense à moi comme je pense à toi, et ne te perds pas dans le brouillard. N’oublie pas : maintenant que nous sommes ensemble, ça va mieux.

*Wahab part.*

**6. Carnage**

*Maison de Nawal (14 ans). Mère et fille.*

JIHANE. Cet enfant ne te regarde pas, Nawal.

NAWAL. Il est dans mon ventre.

JIHANE. Oublie ton ventre ! Cet enfant ne te regarde pas. Ne regarde pas ta famille, ne regarde pas ta mère, ne regarde pas ta vie.

NAWAL. Je mets ma main là, je vois déjà son visage.

JIHANE. Ce que tu vois ne compte pas ! Cet enfant ne te regarde pas. Il n’existe pas. Il n’est pas là.

NAWAL. Elhame me l’a dit. Elle m’a dit : « Tu portes un enfant. »

JIHANE. Elhame n’est pas ta mère.

NAWAL. Elle me l’a dit.

JIHANE. Peu importe ce qu’a pu te dire Elhame. Cet enfant n’existe pas.

NAWAL. Et quand il sera là ?

JIHANE. Il n’existera pas.

NAWAL. Je ne comprends pas.

JIHANE. Sèche tes larmes !

NAWAL. C’est toi qui pleures !

JIHANE. Ce n’est pas moi qui pleure, c’est toute ta vie qui coule ! Tu reviens de loin, Nawal, tu reviens avec ton ventre souillé, et tu te tiens droite devant moi, pour me dire, là, avec ton corps d’enfant : j’aime et j’ai mon amour entier dans mon ventre. Tu reviens de la forêt et tu dis que c’est moi qui pleure. Crois-moi, Nawal, cet enfant n’existe pas. Tu vas l’oublier.

NAWAL. On n’oublie pas son ventre !

JIHANE. On oublie.

NAWAL. Je ne pourrai pas !

JIHANE. Alors tu choisiras. Garde cet enfant et à l’instant, à l’instant, quitte les vêtements que tu portes et qui ne t’appartiennent pas, quitte la maison, quitte ta famille, ton village, tes montagnes, ton ciel et tes étoiles et quitte-moi…

NAWAL. Maman.

JIHANE. Quitte-moi nue, avec ton ventre et la vie qu’il renferme. Ou bien reste et agenouille-toi, Nawal, agenouille-toi.

NAWAL. Maman.

JIHANE. Quitte tes vêtements ou agenouille-toi !

*Nawal s’agenouille.*

JIHANE. Tu resteras à l’intérieur de la maison comme cette vie est à l’intérieur de toi. Elhame viendra sortir cet enfant de ton ventre. Elle le prendra et le donnera à qui elle voudra.

**7. L’enfance**

*Nawal (15 ans), seule dans une chambre.*

NAWAL. Maintenant que nous sommes ensemble, ça va mieux. Maintenant que nous sommes ensemble, ça va mieux. Maintenant que nous sommes ensemble, ça va mieux.

NAZIRA. Patience, Nawal. Il ne te reste plus qu’un mois.

NAWAL. J’aurais dû partir, grand-mère, ne pas m’agenouiller, donner mes habits, donner tout, quitter la maison, le village, tout.

NAZIRA. Tout ceci nous arrive de la misère, Nawal. Pas de beauté autour de nous. Que la colère d’une vie dure et blessante. Les indices de la haine à chaque coin de rue. Personne pour parler doucement aux choses. Tu as raison, Nawal, l’amour que tu avais à vivre, tu l’as vécu et l’enfant que tu vas avoir te sera enlevé. Il ne te reste rien. Lutter contre la misère, peut-être, ou bien tomber dedans.

[…]

**12. Le nom sur la pierre**

*Nawal (19 ans) devant la tombe de sa grand-mère. Elle grave le nom de Nazira en arabe.*

NAWAL: *Noûn, aleph, zaïn, yé, rra! Nazira.* Ton nom éclaire ta tombe. Je suis entrée dans le village en passant par la route du bas. Ma mère était là, au milieu du chemin. Elle m'attendait, je crois. Elle devait se douter. À cause de la date. On s'est regardées comme deux étrangères. L'un après l'autre, les villageois sont arrivés. J'ai dit: « Je suis revenue pour graver le nom de ma grand- mère sur sa tombe. » Ils ont ri : « Tu sais écrire, maintenant ? » J'ai dit oui. Ils ont ri. Un homme m'a craché dessus. « Tu sais écrire mais tu ne sais pas te défendre. » J'ai pris le livre que j'avais dans la poche. J'ai frappé si fort que la couverture s'est pliée, il est tombé assommé. J'ai continué ma route. Ma mère m'a regardée jusqu'à ce que j'arrive à la fontaine et que je tourne pour monter jusqu'au cimetière et venir sur ta tombe. Ton nom est gravé, je m'en vais. Je vais retrouver mon fils. J'ai rempli ma promesse envers toi, je remplirai ma promesse envers lui, tenue le jour de sa naissance. Quoi qu'il arrive, je t'aimerai toujours. Merci, grand-mère.

*Nawal part.*

**13. Sawda**

*Nawal (19 ans) sur un chemin plombé par le soleil. Sawda est là.*

SAWDA. Je t'ai vue ! De loin, je t'ai observée quand tu as gravé le nom de ta grand-mère sur sa pierre. Puis tu t'es levée d'un coup et tu t'es enfuie en courant. Pourquoi ?

NAWAL. Et toi, pourquoi tu m’as suivie ?

SAWDA. Je voulais te voir écrire. Voir si ça existait vraiment. Ici, la rumeur est partie très vite ce matin. Après trois ans, tu revenais. Dans le camp, on disait: « Nawal est revenue, elle sait écrire, elle sait lire. » Tout le monde riait. J'ai couru pour t'attendre à l'entrée du village mais tu étais déjà là. Je t'ai vue frapper l'homme avec le livre, et j'ai regardé le livre trembler au bout de ta main et j'ai pensé à tous les mots, à toutes les lettres, chauffés à blanc par la colère qui habitait ton visage. Tu es partie, je t'ai suivie.

NAWAL. Qu'est-ce que tu veux ?

SAWDA. Apprends-moi à lire, à écrire.

NAWAL. Je ne sais pas.

SAWDA. Si, tu sais ! Ne mens pas ! Je t'ai vue.

NAWAL. Je m'en vais. Je quitte le village. Alors je ne peux pas t'apprendre.

SAWDA. Je te suivrais. Je sais où tu vas.

NAWAL. Comment le saurais-tu ?

SAWDA. Je connaissais Wahab. On est du même camp. On venait du même village. C'est un réfugié du Sud, comme moi. La nuit où on l'a emmené, il hurlait ton nom.

NAWAL. Tu veux retrouver Wahab?

SAWDA. Ne te moque pas de moi. Je sais où tu vas, je te dis. Ce n'est pas Wahab que tu veux retrouver. C'est ton enfant. Ton fils. Tu vois, je ne me trompe pas. Emmène-moi et apprends-moi à lire. En échange, je t'aiderai. Je sais voyager et à deux on sera plus fortes. Deux femmes côte à côte. Emporte-moi. Si tu es triste, je chanterai, si tu es faible, je t'aiderai, je te porterai. Ici, il n'y a rien. Je me lève le matin, on me dit: « Sawda, voici le ciel », mais on ne me dit rien sur le ciel. On me dit : « Voici le vent », mais on ne me dit rien sur le vent. On m'indique le monde et le monde est muet. Et la vie passe et tout est opaque. J'ai vu les lettres que tu as gravées et j'ai pensé : voici un prénom. Comme si la pierre était devenue transparente. Un mot et tout s'éclaire.

NAWAL. Et tes parents?

SAWDA. Mes parents ne me disent rien. Ils ne me racontent rien. Je leur demande : « Pourquoi a-t-on quitté le Sud ? » Il me disent : « Oublie. À quoi bon. N'y pense plus. Il n'y a pas de Sud. Pas d'importance. On est en vie et on mange chaque jour. Voilà ce qui compte. » Ils disent : « Ici la guerre ne nous rattrapera pas. » Je réponds : « Elle nous rattrapera. La terre est blessée par un loup rouge qui la dévore. » Mes parents ne racontent rien. Je leur dis : « Je me souviens, on a fui au milieu de la nuit, des hommes nous ont chassés de notre maison. Ils l'ont détruite. » Ils me disent : « Oublie. » Je dis : « Pourquoi mon père était à genoux à pleurer devant la maison brûlée ? Qui l'a brûlée ? » On me répond : « Tout cela n'est pas vrai. Tu as rêvé Sawda, tu as rêvé. » Alors je ne veux plus rester ici. Wahab criait ton nom et c'était comme un miracle au milieu de la nuit. Moi, si on m'enlevait, aucun prénom ne viendrait à ma gorge. Aucun. Comment aimer ici ? Pas d'amour, pas d'amour et comme on dit « oublie, Sawda, oublie », alors j'oublierai. J'oublierai le village, les montagnes et le camp et le visage de ma mère et les yeux ravagés de mon père.

NAWAL. On n'oublie pas, Sawda, je te jure. Viens quand même.

*Elles partent.*

[…]

**15. Alphabet**

*Nawal (19 ans) et Sawda sur une route de chaleur.*

SAWDA. Aleph, bé, tâ, szâ, jîm, hâ, khâ, dâl, dââl, rrâ, zâ, sîn, shîn, sâd, dââd, tââ, zââ, ainn, rainn, fâ, kââf, kâf, lâm, mime, noûn, hah, lamaleph, wâw, ya.

NAWAL. Ça, c’est l’alphabet. Il y a vingt-neuf sons. Vingt-neuf lettres. Ce sont tes munitions. Tes cartouches. Tu dois toujours les connaître. Comment tu les mets les unes avec les autres, ça donne les mots.

SAWDA. Regarde. Nous arrivons au premier village du Sud. C’est le village de Nabatiyé. Ici, il y a un premier orphelinat. Allons voir.

[…]

**17. Orphelinat de Kfar Rayat**

*Nawal (19 ans) et Sawda dans l'orphelinat de Kfar Rayat.*

NAWAL. À l'orphelinat de Nabatiyé il n'y avait personne. On est venues ici. À Kfar Rayat.

LE MÉDECIN. Nous n'auriez pas dû. Ici non plus il n'y a plus d'enfants.

NAWAL. Pourquoi ?

LE MÉDECIN. C'est la guerre.

SAWDA. Quelle guerre ?

LE MÉDECIN. Qui sait ? Personne ne comprend. Les frères tirent sur leurs frères et les pères sur leurs pères. Une guerre. Mais quelle guerre ? Un jour 500 000 réfugiés sont arrivés de l'autre côté de la frontière. Ils ont dit : « On nous a chassés de nos terres, laissez-nous vivre à vos côtés. » Des gens d'ici ont dit oui, des gens d'ici ont dit non, des gens d'ici ont fui. Des millions de destins. Et on ne sait plus qui tire sur qui ni pourquoi. C'est la guerre.

NAWAL. Et les enfants qui étaient ici, où sont-ils ?

LE MÉDECIN : Tout s’est passé très vite. Les réfugiés sont arrivés. Ils ont pris tout le monde. Même les nouveau-nés. Tout le monde. Ils étaient en colère.

SAWDA : Pourquoi ?

LE MÉDECIN : Pour se venger. Il y a deux jours, les miliciens ont pendu trois adolescents réfugiés qui se sont aventurés en dehors des camps. Pourquoi les miliciens ont-ils pendu les trois adolescents ? Parce que deux réfugiés du camp avaient violé et tué une fille du village de Kfar Samira. Pourquoi ces deux types ont-ils violé cette fille ? Parce que les miliciens avaient lapidé une famille de réfugiés. Pourquoi les miliciens l’ont-ils lapidée ? Parce que les réfugiés avaient brûlé une maison près de la colline du thym. Pourquoi les réfugiés ont-ils brûlé la maison ? Pour se venger des miliciens qui avaient détruit un puits d’eau foré par eux. Pourquoi les miliciens ont détruit le puits ? Parce que des réfugiés avaient brûlé une récolte du côté du fleuve du chien. Pourquoi ont-ils brûlé la récolte ? Il y a certainement une raison, ma mémoire s’arrête là, je ne peux pas monter plus haut, mais l’histoire peut se poursuivre encore longtemps, de fil en aiguille, de colère en colère, de peine en tristesse, de viol en meurtre, jusqu’au début du monde.

NAWAL. Ils sont partis où ?

LE MÉDECIN. Vers le Sud. Dans les camps. Maintenant tout le monde a peur. On attend les représailles.

NAWAL. Vous connaissiez les enfants ?

LE MÉDECIN. Je suis le médecin qui les soignait.

NAWAL. Je veux retrouver un enfant.

LE MÉDECIN. Vous ne le retrouverez plus.

NAWAL. Je le trouverai. Un enfant de quatre ans. Il est arrivé ici quelques jours après sa naissance. C'est la vieille Elhame qui l'a sorti de mon ventre et l'a emporté.

LE MÉDECIN. Et vous, pourquoi l'avez-vous donné ?

NAWAL. On me l'a pris ! Je ne l'ai pas donné. On me l'a pris ! Est-ce qu'il était ici ?

LE MÉDECIN. Elhame apportait beaucoup d'enfants à Kfar Rayat.

NAWAL. Oui, mais elle n'en a pas apporté beaucoup vers le printemps d'il y a quatre ans. Un nouveau-né. Un garçon. Venu du Nord. Vous avez un registre ?

LE MÉDECIN. Plus de registre.

NAWAL. Une femme de ménage, une cantinière, quelqu'un qui se souvient d'avoir trouvé l'enfant beau. De l'avoir pris des mains d'Elhame.

LE MÉDECIN. Je suis médecin, pas administrateur. Je fais le tour des orphelinats. Je ne peux pas tout savoir. Allez voir dans les camps. Au Sud.

1. **Fiche élève *Lycéens et apprentis au cinéma* (extraits) à propos du film *Incendies* de Denis Villeneuve, 2010.**

**ANALYSE DU TITRE**

*******Incendies* : […] Quels sont les incendies qui se déroulent durant le récit dont des traces sont aperçues ? Le plus marquant est celui du car attaqué par la milice chrétienne dont Nawal est l’unique survivante. Avant cet incendie spectaculaire, Nawal regarde un bâtiment calciné en contrebas de Kfar Khout, puis se rend dans l’orphelinat de ce village qui finit de brûler. Plus tard, c’est le camp de réfugiés de Deressa qui est la proie des flammes. Le titre ne recouvre-t-il pas également des sens symboliques ? Ne désigne-t-il pas ce qui consume les personnes et les émotions violentes (colère, haine) qui les transforment, mais également ce qui enflamme les esprits, conduit à des actes et à des conflits sanglants, ce qui embrase un pays, une ville ? Le mot « incendie » possède encore deux autres sens. L’incendie comme « *Lumière rougeoyante éclairant une grande étendue* », sens repris par l’affiche du film. Quant au sens figuré (« *Bouleversement, guerre* ») ne peut-il pas s’appliquer à la guerre qui provoque de nombreux bouleversements dans la population du pays où vit Nawal, dans l’existence de cette dernière et dans celle de ses enfants ?